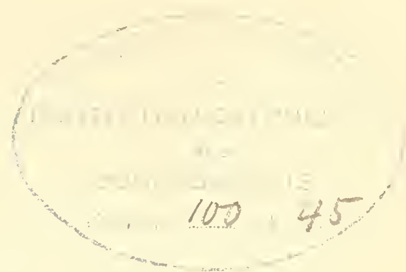
PAUL QUINTAL-DUBÉ

l'Education Poétique

Illustrée de 10 hors-texte en camaïeu
par

ROGER VEILLAULT

Edité par les Ateliers d'Art Typographique
37, Rue de l'Echiquier à Paris
se trouve
à la Librairie Déom Frère
1247, Rue St-Denis
MONTRÉAL
(Canada)


100 45

au Révérend Père [illegible] c.s.v.

Supérieur de

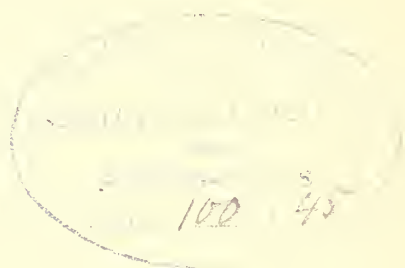
l'Institution des Sourds-Muets

avec un cordial souvenir

du père de l'auteur

Montréal 3 avril 1934 [illegible]

L'Education Poétique



Ce volume publié sous la direction de Monsieur Raymond Lainey, a été tiré à 1000 exemplaires, dont 10 exemplaires sur papier Impérial du Japon, numérotés de I à X, et 990 exemplaires sur Vélin d'Arches numérotés de 11 à 1000.
Le tirage, achevé d'imprimer le 20 Novembre 1930 a été exécuté sur les presses des Ateliers d'Art Typographique, sous la direction technique de Fernand Lefèvre.

Cet exemplaire porte le numéro :

878

Paul QUINTAL-DUBÉ

l'Education Poétique

Illustrée de 10 hors-texte en camaïeu
par
Roger VEILLAULT

Edité par les Ateliers d'Art Typographique
37, Rue de l'Echiquier à Paris
se trouve
à la Librairie Déom Frère
1247, Rue St-Denis
MONTRÉAL
(Canada)



Portrait de l'Auteur

Albuquerque, ce 10 mars 1926.

A Monsieur
le docteur J.-E. Dubé.

Mon cher papa,

Je vous offre ici un chapitre détaché, cela semble peu de choses, et pourtant c'est beaucoup.

Autant de journées dans ma vie, que d'autres précèdent et par d'autres ensuivies. Je voudrais bien et j'ose toujours espérer les rattraper toutes comme un vol d'oiseaux, et les rendre prisonnières de la Beauté.

Elles en deviendraient comme elle immortelles, et je donnerais, dès ici-bas, à Dieu le spectacle d'une âme avide de son image, et par elle seule apaisé, et capable de la Lui présenter...

Je vous aime, mon cher papa, et je vous embrasse.

PAUL

PRÉFACE

Voix d'outre-mer, voix d'outre-tombe, pieusement j'écoute frémir cette voix lointaine.

Que sais-je pourtant de Paul QUINTAL-DUBÉ ? Je ne l'ai pas connu et ce qui me fut rapporté de sa vie tient en quelques mots. Il naquit en 1895. Dans sa lignée paternelle comme dans sa lignée maternelle, si haut que l'on remonte, on ne lui trouve que des ascendants canadiens. Il vécut ses années d'enfance à Montréal, sous le toit de son père, et fut élevé par les clercs de Saint-Viateur au séminaire de Joliette. En 1915, il s'inscrivit à l'Université de Montréal comme

étudiant en médecine. Il n'avait pas encore conquis tous ses grades, il n'avait que vingt-trois ans, quand il ressentit les premières atteintes d'un mal qui devait se révéler implacable. Il s'en fut vers des climats plus doux, en France, puis en Suisse, puis au Nouveau Mexique, cherchant la guérison et revenant chaque fois plus affaibli vers les bords aimés du Saint-Laurent. Mais il cultivait l'art des vers : tandis qu'il endurait un long martyre, ce fut sa sauvegarde et son réconfort.. Il se réfugiait dans cet asile que savent les poètes, au jardin mystérieux de l'âme, en ce parc de lumière et d'eaux vives d'où se lèvent pour l'expression du sentiment, les images, les parfums, les tons mouvants des reflets qui s'animent. Un rêve le hantait, le haut désir « de donner à DIEU, dès ici-bas, le spectacle d'une âme avide de son image et capable de la lui présenter ». *Ne nunc dimittas servum tuum* ! implorait-il. Hélas ! L'ombre de la nuit a vite envahi le parc enchanté :

« Où le soleil ? où la lumière ?
« Où le jet d'eau ? où ma chimère ?... »

Hélas ! Il est mort à trente et un ans, en 1926.

Certes le pathétique de sa brève destinée suffit à expliquer qu'on ne puisse feuilleter sans émoi le recueil des petits poèmes qu'il a laissés : comme les *quaddri* d'André CHÉNIER comme les *pièccttes* d'Emile NELLIGAN, ils ont le charme triste de l'interrompu.

Mais quand même ils seraient d'un inconnu, d'un anonyme, tout lettré de France les aimerait encore. Des vers ingénus et néanmoins subtils, tendres, obscurs, aériens, infiniments doux !...

Ce ne sont, à vrai dire, que des essais, fugitifs, incertains, qu'il faut accueillir comme tels. Les fruits auraient-ils tenu la promesse des fleurs ? Vaine question : Paul QUINTAL-DUBÉ est mort trop tôt.

P R É F A C E

Il eut du moins deux choses pour lui : et d'abord un don naturel de style, rare à ce degré ; c'est un sens, comme inné du bien dire, et, dans le maniement de la langue, une aisance faite de justesse et de souplesse, je ne sais quoi de limpide et de parfaitement pur.

Et, en second lieu, ce qui le marque vraiment du signe de l'élection, c'est que ses vers sont « de la musique avant toute chose ». Il a su apparier, opposer, entrelacer les sons, les cadences, les mouvements : il a su le beau secret des rythmes de France.

Or, si cet enfant bien doué a pénétré un tel secret, s'il a pu faire aux « Francs de France » le doux présent de ses petits poèmes, s'il a puisé d'une main si libre et si assurée au trésor de la langue française, c'est que ce trésor était sien ; il en usa par droit de naissance, et l'on songe avec émotion aux antiques colons délaissés en 1763 par la mère-patrie et qui se firent les bons mainteneurs du parler des aïeux. Il en usa par droit de naissance, puis aussi — chose plus émouvante encore — par droit de conquête, je veux dire grâce à l'intelligente ténacité des générations qui suivirent et qui se transmirent la consigne héréditaire. La langue française, si on la réserve aux humbles emplois quotidiens de la vie pratique, ne peut que dégénérer en de pauvres patois. De bonne heure les Canadiens l'employèrent à d'autres usages. L'instrument merveilleux que dès le temps des premières croisades, à travers tant de siècles, au prix de tant d'efforts spirituels, les meilleurs fils de la France ont entrepris de façonner pour répandre sur la terre plus de vérité et plus de beauté, ne s'en sert pas qui veut ; ce n'est pas un clavier à toutes mains : le pouvoir et l'honneur d'en tirer des accords n'appartient qu'à une élite, et c'est pourquoi l'élite canadienne a persisté à s'imprégner de culture française et à demander aux écrivains de France des inspirations. Ainsi a-t-elle mérité d'avoir à son tour ses orateurs, ses publicistes, ses

PRÉFACE

philosophes, ses romanciers, ses poètes. Ainsi a pris naissance une littérature canadienne, d'abord vassale de la française, et qui n'en fut à l'origine qu'une émanation et une réplique. Les temps ont changé. A mesure que la population de langue française du Canada prend plus nettement figure de grand peuple, sa littérature exprime aussi avec une originalité croissante les traits distinctifs de son génie particulier. Les liens de vassalité se détruisent peu à peu; seul subsistera, par l'emploi du français littéraire, langage un et indivisible, le lien, indestructible celui-ci, d'une auguste filiation.

C'est là, semble-t-il bien, le message qui nous vient des poètes de là-bas. Après les Émile NELLIGAN et les Albert LOZEAU, après les Paul MORIN et les Guy DELAHAYE, Paul QUINTAL-DUBÉ nous l'adresse à son tour.

Voix d'outre-mer, voix d'outre-tombe, si vivante pourtant, si proche de nous, si bien accordée à nos âmes !

Joseph BÉDIER
de l'Académie Française.

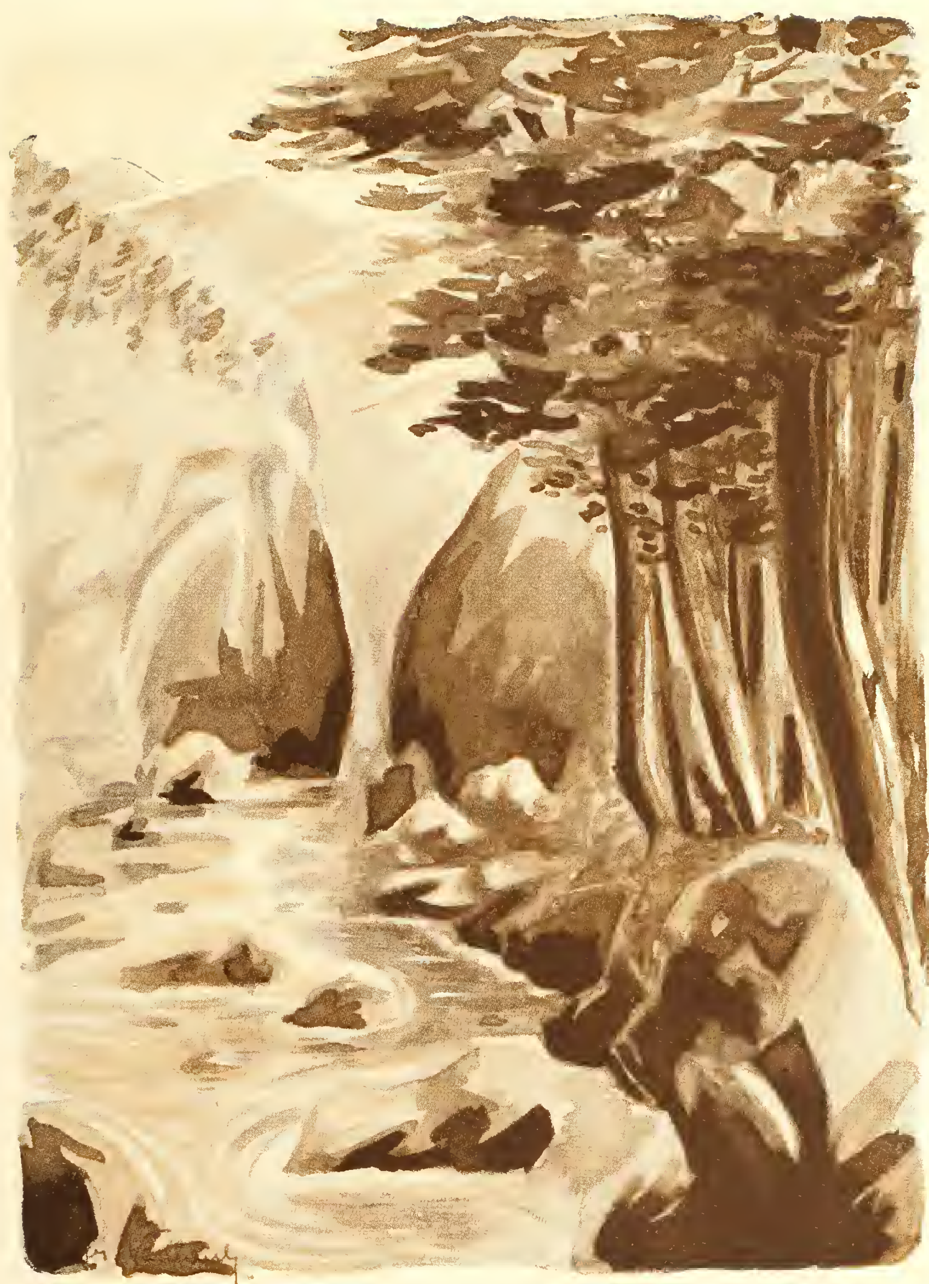
FRAGMENTS

La source

Au flanc de la montagne une source chantait,

Une source d'amour et de belle jeunesse

. . . .



Laisse moi te chanter, je veux être poète ! »

. . . .

Le pas des muses

Ah ! savoir ce que c'est qu'un vers... Ah ! comme toi,
D'un Ronsard, d'un Verlaine,
Ouïr, avec un cœur savant, les grandes voix,
Les suivre d'une haleine !

Et dans un livre où va chantant l'homme inconnu
Une chanson confuse,
Ah ! percevoir les pas harmonieux et nus
Du chœur même des Muses

. . . .

PREMIERS VERS

Cœur de brune

Ton cœur comme la lune
(où nul ne mord) sourit,
Mais point ne s'attendrit.
Cœur de brune !

Ton œil comme le soir
(Où nul n'ait peur) nous berce,
Et plus encore transperce.
Ton œil noir !

Des vers

Ne dis pas que je t'ai fais des vers ;
Songe quel compliment à l'envers,
S'ils étaient piqués de vers !

De beaux vers ? Je veux bien, pour ta gloire ;
Mais voilà, ee serait, à t'en croire,
Dans mon verre, aeeepter boire...

Ne dis pas que je t'ai fait des vers ;
Ma belle, ils t'aimeront de travers,
Qu'ils soient mûrs ou qu'ils soient verts !

Silhouette

Un baiser dans un rêve
N'est pas plus doux, ni moins fugace, hélas!
Que ta rencontre brève.

Me diras-tu si le cœur te brûla
Et si tu ne fus prise
Du désir fou que nul ne s'en allât?

Ne fais point la surprise ;
Autant que moi, des choses du passé,
Le souvenir te grise.

Dans cette rue, où nous avons passé
L'un comme sans voir l'autre,
Un bel hiver nous allions enlacés.

L'amour qui était nôtre,
Le jeune Amour égrenait dans nos cœurs
Sa douce patenôtre.

J'entends encor sa voix, j'entends le chœur
Des oiseaux en démence
Qui babillaient dans ton parler moqueur ;

Et je revois, qui danse
Dans tes yeux noirs, comme un point d'or sur l'eau,
La divine Espérance…

Ce matin-là, je tremblais pour ma peau,
C'est facile d'écrire
Et de paraître un dieu sous l'oripeau,

Mais quand il faut sourire
Sous le regard d'une enfant, lui offrir
L'or, l'encens et la myrrhe

Qu'elle est gentille, et qu'on ne peut ouvrir
Ni la main, ni la bouche,
Sans être gauche à l'en faire souffrir,

Ah ! ... — Mon bel oiseau-mouche,
Comment fis-tu pour percher sur mon doigt,
Ce matin d'escarmouche ?

Comme tu vins, tu partis... Une fois,
Pour revenir encore ;
Puis, sans retour, tu t'envolas tout droit.

C'est un rayon qui dore
Nos premiers jours jusque dans leur couchant,
Douce, éternelle aurore !

Tu resplendis, à l'autre bout du champ,
O grand amour qu'on rêve,
Que nous allons dans le lointain, cherchants ;

Et quand nous faisons trêve,
Que nos pas sont déçus, que notre cœur
De dépit se soulève,

Nous regardons longuement ta lueur !

Rondeau

Sur un exemplaire de François COPPÉE

Le passant, de t'offrir ce livre,
Craint qu'ils ne soient tôt regardés,
Tous deux, et qu'ils n'aient vite à suivre
Leur chemin... Dis, vont-ils survivre,
Au fond du souvenir, gardés ?

Ho ! les cloches, vous, répondez !
Las ! si pour un deuil vous tintez,
Ils seront oubliés, le livre,
Le passant.
Toi, dont les yeux sont accordés
Au bleu d'un ciel qui nous enivre,
Sais-tu qu'amour est coup de dés
Deux cœurs par le destin fraudés
Vont te le dire dans ce livre :
LE PASSANT

DANS LE PARC

Dans le parc

Le beau jour dans le parc jette un regard suprême,
Le regard d'un amant qui veut rester quand même...

Comme, aux pieds de son maître, un chien obéissant,
L'ombre s'allonge au bas des arbres rougissants.

Des tons chauds de l'amour tout dans le parc s'embrase ;
Le ruisseau, éperdu, file et file sa phrase...

Quand, ô douleur ! Voici qu'une femme en noir vient ;
Et sur ses pas, l'ombre qui suit, tout comme un chien.

Elles vont. Dans le parc reluisant de tendresse
L'ombre et la femme vont le pas lourd de tristesse.

« Ma fille ?...— Tiens ! dit l'ombre : Ouvre ton âme, vois,
Elle est toute lumière, elle marche avec toi ! »

« Regarde, dit le jour : Ici, là, partout ! Elle !...
C'est elle qui rougeoie, heureuse..., l'immortelle ! »

« Et je suis sa prunelle où tu peux voir les cieux ! »
Proclame le ruisseau, prunelle de ses yeux.

Mais le soir est tombé, tout dans le parc repose,
Et cette femme reste là, comme une chose...

Epave dans la nuit et dans les profondeurs
(O silence ! ô néant !) où se défait son cœur !



Ballade

de celle que nous appelions Moineau

Là, dans le haut d'un cerisier,
Je t'aperçois, enfant rebelle !
Il en prend pour rassasier
Ton bec ! et tu l'arranges belle,
Ta robe neuve de dentelle !
Quoi ?... Tu as sitôt descendu !
Tu te sauves quand je t'appelle !
Moineau ! Moineau ! Où donc es-tu ?

Sous les saules, dans l'osier,
Et sur l'eau verte qui ruisselle,
Enfant, je vois s'extasier
Le soleil. Ah ! il s'ensorcelle
De ta robe blanche. C'est elle
Qui te trahit à l'impromptu...
Mais, déjà, plus rien n'étincelle.
Moineau ! Moineau ! Où donc es-tu ?

J'entends... « Dans ce monde grossier,
Dis-tu, toujours on nous harcèle !
L'hamour prend figure d'huissier ;
Sous les fruits, il tire l'échelle ;
Enfants, il nous impose telle
Robe ! Ici, tout est défendu !
Je veux fuir avec l'hirondelle ! »
Moineau ! Moineau ! Où donc es-tu ?

ENVOI

Mon dieu, ne cherchez point querelle
A cette enfant hurluberlu ;
Elle s'en irait d'un coup d'aile...
Moineau ! Moineau ! Où donc es-tu ?

Etoile

Quand le soir est tombé
Sur le char embourbé,
Quand ils ont tous passé
Sur cet homme lassé,
Que tournent sur leurs gonds
Les portes du plafond,
Une étoile surgit
Qui scintille pour lui.

O miraele d'amour !
O clarté du plein jour !
D'en haut la flèche d'or
Sur eet homme qui dort
Tombe, et lui tisse un fil
Où son âme s'enfile !...



LE VOYAGE D'UN JOUR

Le voyage d'un jour

Que la montagne est belle au soleil du matin !
Un rayon sautillant écume sur la crête,
Et le roc se dégage ainsi qu'un brigantin...

Le sombre bâtiment se remue et s'apprête.
O lumière ! Il s'éploie ouvert sur l'horizon.
Voici le jour nouveau, voici une conquête !

Mais rien ne bouge. Ni le roc en pâmoison,
Ni l'azur qui prend feu, ni l'âme qui s'énerve.
O soleil de midi, tu n'es que trahison !

Ton regard, ton baiser, ta parole, ta verve,
Sont menteurs, et du ciel où tu règnes brûlant,
Coule un jour monotone, une heure inerte et serve !

. . . .

LA BELLE
AU BOIS DORMANT

La belle au bois dormant

Voici déjà longtemps que je marche sous bois !
Du jour et de la nuit, seules, viennent les heures...
Le battement muet de leurs ailes m'effleure,
Et leur vol parfumé me dirige vers toi.

Tout est rose du feu de ta joue. Un émoi
Emplit la chambre où tu dors. Ton haleine fleure.
Sous ta paupière close un regard doux affleure.
O ma reine adorée, ouvre tes yeux ! C'est moi !

Mais un pleur sc fait jour sous ta paupière close,
Et je vois défaillir sur ta joue une rose.
Tu rêves et tu veux rêvcr toujours... Dors, dors.

Dors en paix dans mes bras, ô ma belle amoureuse.
Mes amis dans le bois peuvent sonner du cor !
Loin, nos cœurs vont eourir leur course aventureuse.

UN CORPS DE FEMME

Un corps de femme

Il était, contre moi, sur mon genou, posé.
Comme un philtre d'amour artistement dosé
Coulait sa pesanteur dans mes veines, si douce
Que mon cœur, comprimant, coupant toute secousse,
Se laissait noyer... Tant de douceur et d'émoi

Me firent regretter qu'il ne fût pas à moi.
Ce corps de femme aurait servi, le soir, aux heures
Où la fuite du temps, et l'insuccès, m'écœurent,
Et pour que je ne mourusse pas le cœur las,
O mon amour, il eût ouvert pour moi tes bras !



CHARME DE TA VOIX
ODELETTES

Charme de ta voix

Dès que j'entendis ta voix,
Quel émoi !
Je vis les murs de ma chambre

Reculer dans le lointain,
        Et, soudain,
Le mois d'avril en décembre.

Le feuillage et l'océan,
        Sous l'élan
De ta parole rythmée,
Vinrent balancer mon cœur...
        O douceur,
Je t'avais toujours aimée !

J'abordais, tout ébahi,
        Au pays
Que toujours je vois en rêve,
Où nue en tes cheveux,
        Sous mes yeux,
Tu vas marchant sur la grève...

Rien n'est aussi bel à voir !
        Ni le soir
Lorsque tout en lui s'apaise,

Ni l'éelat diamantin
        Du matin,
Ni la rose, ni la fraise,

Non plus, soudain rapproehés,
        Le eloeher,
La demeure paternelle,
Le père vieux sur son banc,
        Le pain blane,
Et l'éclair d'une prunelle !

J'allais enfin, abusé,
        Te baiser,
Quand s'éteignirent les ondes
Et que rentrèrent les murs,
        Tout obseurs,
Hélas ! sans que tu répondes !

O puissanee de ta voix !
        Je te vois,
Quand jamais je ne t'ai vue !

Illusions de mes vers !
        Je te perds,
Quand je ne t'ai jamais eue !

Comme un fruit...

Comme un fruit que suspend le mois d'août
Tu te perds en un songe aigre-doux...

Alourdie, enivrée, inquiète,
Tu désires et crains qui te guette !

O lumière, ô tendresse, ô beauté,
Qui donc vous cueillera cet été ?

Voyage

Nous voguons sur l'eau profonde
Qu'un silence a fait jaillir ;
Nous suivons de par le monde
Le fil de notre désir.

Il nous emporte !... La rive
Se déroule sous nos yeux ;
Chacun pense qu'il arrive,
Et chacun craint les adieux.

Nous te passons, beau rivage...
Nous sommes ensemble encor !
Chacun scrute le visage
De son compagnon de bord.

Ah ! dites-moi si c'est elle ?
Mon Dieu, dites si c'est lui ?
Irions-nous où l'un appelle
L'autre ? Est-ce pour cette nuit ?

Or, voici que sur la grève,
Sous le croissant enjôleur,
Une oasis, comme un rêve,
Regarde le voyageur...



La bête et la belle
sur la place publique

Cherchons un rythme, et qu'il soit gai !
La peine que tu as, que j'ai,
Supplie qu'on la mène à la danse.
Tu viens ? — Poète, une cadence.

Viens. Dansons, tournons. Que tes pas,
Epanouissant tes appas,
Donnent à penser quelle joie
Me réserve ton corps qui ploie.

Que ton œil, ton bras, ton genou,
Artistes, insinuent jusqu'où
Ta tendresse pour moi défraude
Tout ce peuple gourmand qui rôde.

Danse... Donne-moi devant lui
Les prémices de cette nuit.
Et montre à l'univers, coquette,
Ce que c'est que d'être poète !

Le triomphe des fleurs

Voici des fleurs qui ne veulent pas mourir,
Des fleurs au visage ardent, fleurs vigoureuses,
Qu'enivre le vin des sèves amoureuses,
Et qui parlent haut de ne jamais périr.

Pourtant, tu les vois, elles vont se flétrir.
Leurs pétales ont pris des teintes terreuses,
Et je ne crois pas que les Parques ombreuses,
Non plus que pour toi, se laissent attendrir.

Tu le sais, dis-tu. Comme ces fleurs, toi-même,
Tu t'épanouis aux lèvres de la Mort.
Elles mourront. Toi aussi. C'est là le sort.

Tais-toi. Leur instinct leur dit vrai. Je les aime.
Et je t'aime, toi. Tant d'amour dans mon cœur
Vous chante des vers où nous mourrons vainqueurs !

Sur un exemplaire
de Sully Prudhomme

Par un fil d'araignée un baiser suspendu
Qui me heurte et me dise
Sur le seuil quel bonheur m'attend inattendu,

Telle la galantise
De tes vers, ô Sully, qu'une main a placés
Là. Subtile surprise !

Lien mystérieux qui nous a fiancés !

La belle au miroir

J'adore mon miroir,
Dit-elle ;
Suis belle,
Et j'aime de me voir.

Je passe…
Et ce geste inhumain,
J'en retrouve demain
La grâce.

De moi rien ne se perd.
Sourire
C'est dire,
Sans le savoir, un vers.

Palpite,
Mon cœur. Sois beau, mon corps.
Vous chantez… Vos accords
Suscitent

Un immortel été.
Poème
Que sème
La fleur de ma beauté !



Cueillère...

Cueillère... Combien plus joli
Le mot tel que le fait ta bouche !

C U E I L L È R E

Qu'importe l'usage établi !
Cueillère... Combien plus joli !
C'est une fleur éclose au pli
De tes lèvres (que nul n'y touche !)
Cueillère... Combien plus joli
Le mot tel que le fait ta bouche !

Comme un oiseau...

Comme un oiseau envolé de tes lèvres,
Le beau baiser que tu m'as fait hier
De loin, bien vif a traversé l'éther

Et dans ce cœur que trop souvent tu sèvres
Dans le silence et l'absence de toi,
Tel que le soir un rossignol au bois,

Il chante. Ivresse, illusions et fièvres !
Les mots amers, il les tourne en un chant
Où notre amour prend les feux du couchant !

La folle

Te souviens-tu de cette fiancée
A qui la mort a ravi son époux ?
Elle l'aimait lorsqu'il était debout,
Et l'aime encor la coupe renversée...

A son doigt brille (O tendresse passée)
Le diamant qui donne rendez-vous ;
Il luit, reluit, dans l'incessant remous
Des souvenirs de leur grave odyssée.

Or, j'ai suivi tes lèvres et tes yeux,
Tu souriais de cet amour pieux ;
Pourquoi, sinon pour cacher ta détresse…

L'Amour passant te proposait l'ivresse,
De grands jardins dessinés dans les cieux
Insinuaient d'innombrables adieux !

Invitation au voyage

Fragment

Un vers !... Que je m'embarque et que mon âme file !
Toi, rejoins-moi, si tu le peux,
Je m'en vais, triomphant, où s'arrondit une île
Que nous avons rêvée à deux,
Où nous nous sommes vus avant de nous connaître,
Une île promise à nos pas
Comme l'air aux poumons d'un enfant qui va naître,
Pâturage, unique repas,
Où jamais le soleil incliné ne se couche,
Où nous porterons sans répit
Tout l'univers et nous-mêmes à notre bouche,
Une île, un astre, pur esprit,
Où nous poursuivant comme se poursuit un fleuve
Nous conduirons à l'infini
Le méandre subtil d'une onde toujours neuve
Et les reflets de cent pays !

Tu viens ?... Il faut que tu viennes ! L'intelligence
Fait ici-bas tout le plaisir
D'aimer. C'est un voyage où l'on va comme en France
Cueillir la fleur de son désir

. . . .

Lorsque le soleil sombre...

Lorsque le soleil sombre à l'horizon,
Instinctivement tu deviens pensive ;
Tu sens que c'est là l'heure décisive,
Ton corps lui-même est une illusion.

LORSQUE LE SOLEIL SOMBRE

L'infini de l'heure et de la saison
Exerçant sur toi ses charmes, passive,
Tu pars avec l'astre, et ton âme oisive
Eprouve en plein ciel de la passion.

Alors, teint de rose, un coucher s'embrase
Où se voit la face, où s'entend la phrase
Que tu reconnais et qui te font peur...

Cependant la nuit tombe et le jour meurt.
Tout, autour de toi, tourne vers l'aurore,
Seul, ton cœur, bravant le ciel, tarde encore !



TROIS POÈMES

1925

I

Sur la branche alourdie un oiseau voit le ciel
Et songe, balancé par un souffle léger ;
La lumière du soir, coulant comme du miel,
Enivre doucement cet oiseau passager.

Le soleil peut porter au loin l'or et l'argent
Et plonger l'univers dans une âpre noirceur,
Il n'est que le reflet de l'amour diligent
Que l'oiseau maternel entretient dans son cœur !

II

Une blonde apparaît qui sourit au soleil.
Son bras blanc se déploie...
Mais la flamme grandit; ce n'est plus le réveil
D'une fille amoureuse, adonnée à la joie;

Maintenant, le feuillage est un vaste foyer.
Le vent et le soleil qui le font chatoyer,
Et se tordre,
Et jaillir en gueules de feu, comme pour mordre,
Brûlent mes yeux, brisent mon cœur, de ses assauts !

Matin mélancolique et doux, quel esprit vague ?
Et quels lointains échos
Se traduisent ici par la voix et les mots
De la vague ?

III

O splendeur du jour, nuit étoilée,
Ma vie, avec toi, s'en est allée !
Tu as emporté mon cœur là-haut !

Nomme, si tu peux, l'impur caillot
Qui bat, aujourd'hui dans ma poitrine.
Cœur d'histrion, cœur de ballerine,
Le cœur du poète aime un beau vers...
Il se prostitue à l'univers.
Il n'a plus de dieu, de loi, de femme;
Quand elle le brûle, aucune flamme !

Adieu ma tendresse, adieu l'amour !
La flûte, la lyre et le tambour
Vont de la Louise à la Jeannette...

C'est ce que tu veux, dis-tu, coquette.
C'est ce que tu fis en ton honneur :
Ainsi tu seras mon seul bonheur !

Tu dis vrai. Souvent telle amertume,
Comme un lac boisé suant la brume,
Découvre à nos yeux la haute tour
Qu'on a désiré de voir un jour.
Là, espère et prie une princesse...

O la plus constante enchanteresse,
O soleil splendide, étoile d'or,
Je t'aime et je vis de ton essor !

POÈMES

Ne nunc dimittas

Non, Seigneur, pas encore.
Je ne puis pas mourir,
            L'aurore
Vient de s'épanouir.

Le ciel, noir tantôt, rose
Maintenant, fraîche fleur
            Eclose,
Le ciel luit dans mon cœur.

Sa lumière m'enivre.
Elle me donne espoir
De vivre
Comme je crois devoir...

Je suis mort.
Ça, mes vers,
Chantez fort.

Vos concerts
Surprendront
L'univers.

Sur mon front
D'ouvrier,
Ils mettront

Le laurier.

La nuit

Le poète s'endort
Avec la femme nue
Qui lui vient de la nue ;
Ainsi le veut le sort ;
Il renaît à la joie.

S'il la tient, elle ploie.
Il lui trouve le cœur
Qui manquait à sa belle —
Et chaque fois vainqueur,
Il est défié d'elle...

Le jour

Le poète chemine
Parmi les gens heureux;
Ses pas aventureux
S'en vont, on le devine,
Vers un autre bonheur !

Il rêve dans son cœur
D'une fille jolie,
Aimant par dessus tout —
Et boit jusqu'à la lie,
La coupe des mots doux.

Le jet d'eau

Vois le jet d'eau tendre son arc.
Il est le rêve de ce parc.
Tous le désirent dans un songe
Où quelque flèche humide plonge
Et les émeut de sa fraîcheur...
Image sainte du bonheur,
Le jet d'eau, dans le paysage,
En illumine le visage;
Et nous voyons qu'il l'assombrit.
Nul ne l'a goûté qu'en esprit !

L'ombre s'étend dans les allées.
Les illusions envolées
Vers le couchant charment les yeux.
La nuit, enfin, emplit les cieux,
Et sur la terre, tout s'apaise...
Et la nuit maternelle baise
Le parc. Mais il soupire et dit :
« La nuit c'est le malheur maudit !
« Où le soleil ? Où la lumière ?
« Où le jet d'eau ? Où ma chimère ? »



Les yeux de l'amour enfant

Amour enfant me regardait.
Il avait les yeux de sa mère,
Des yeux où l'on voit la chimère
Jeter le fruit qu'elle mordait.

LES YEUX DE L'AMOUR ENFANT

Ses yeux montraient une âme noble
Dont la douceur touche au défi :
Ils proposaient un infini,
Comme les raisins du vignoble.

A la plus belle

Vos blanches épaules, Madame,
Figurent à mes yeux,
Comme vous marchez, telle lame
Ondulant sous les cieux.

Elles sont l'écume fameuse,
Et vous êtes Cypris
Epanouissant sur la Meuse
Les charmes de jadis.

Les dieux ont rempli leur histoire
De beaux évènements,
Mais, entre tous, ce flot d'ivoire
Réjouit vos amants,

C'est une vague lumière
    Qui déferle depuis
Les premiers temps jusqu'à notre ère,
    Et nous retient, séduits.

Elle vous dresse, elle vous porte,
    Et chaque jour éclôt
Lorsque vous abordez de sorte
    Qu'il soit l'antique îlot...

O Lumière, beauté des belles,
    Vous êtes le miroir
Où se complaisent toutes celles
    Dont vous flattez l'espoir.

L'infini que son cœur devine,
    L'homme l'étreint en toi,
Nu splendide, forme divine,
    Source de notre émoi.

Esprit charnel, rythme suprême,
    Le poète a chanté
Et chante encor celle qu'il aime,
Et c'est vous, ô Clarté !

Tes yeux

Est-ce que je les vois, tes yeux ?
Est-ce que je prends garde aux cieux... ?

« Mes yeux brillent, mes yeux éclairent;
« Il n'y a pas d'autres lumières !
« La terre, le ciel, jour et nuit,
« Passent de la joie à l'ennui
« Si seulement je les détourne...
« Dans mes yeux, le soleil séjourne;
« La lune promène ses pas ;
« Et chaque printemps, les lilas,
« Et lorsque vient l'été, les roses,
« Avec les oiseaux, y éclosent ! »

Est-ce que je les vois, tes yeux ?
Est-ce que je prends garde aux cieux... ?

« Hélas ! l'heure vient où les astres,
« Roulant vers de fatals désastres,
« Perdent leur éclat et leurs feux.
« On ne les voit plus dans les cieux.
« Leur lumière s'est retirée...
« Là-haut, très loin, dans l'empyrée,
« Où le sort soudain me conduit,
« Il règne un jour et une nuit
« Qu'éclairent seules, les prunelles
« Des jeunes femmes immortelles ! »

C'est là que je les vois, tes yeux !
C'est là que je regarde aux cieux...



Sous la tente

Le silence où je suis
Me berce jour et nuit.

Comme un vaisseau tranquille,
Je suis devant la ville.

Ni l'onde, ni le vent,
Ne me porte en avant.

Et dans le ciel ma voile,
Toute blanche, s'étoile.

Me voile dans le ciel —
Le doux, le cher, le bel

Avec que cette toile,
Inerte, où se dévoile

Mon cœur ! - mon cœur lassé.
Nuit et jour balancé.

« Mortels, votre visage,
Et votre verbiage;

Votre agitation
Sous les murs d'Ilion;

Vos amours, votre haine;
Priam, la belle Hélène;

Et le roi Ménélas;
Et le reste, hélas !

Si vous m'en voulez croire,
Intéressent ma gloire.

Vous faites, sous mes yeux.
Des vers harmonieux.

Je chanterai vos armes,
Vos trésors et vos femmes.

Mais ne m'attendez pas
Au milieu des combats.

Je suis couché dans l'herbe,
Et le temps est superbe.

Dans les arbres, des nids
Font entendre leurs cris.

Et le ruisseau qui jase
Y met beaucoup d'emphase.

A peine si j'entends
Tous vos tambours battants.

Et votre rare enflure
Se perd dans la nature.

Tout, pour moi, tout se fond
En un pur unisson.

Le silence qui vibre
Me tient en équilibre.

...Jouissez, mortels, jouissez ;
Combattez, grossissez !

Vous n'aurez pour richesse
Toujours que votre graisse.

D'or, d'argent, et d'airain,
Ce qu'en prend votre main.

Ce que j'ai, moi, poète ?
Tout ce que je souhaite.

Ce que j'ai ? Rien, et tout.
Je n'en vois pas le bout.

Tant vaut mon infortune,
Et tant vaut ma pécune.

Et je n'ai qu'à chanter
Ce que je veux goûter. »

Que j'aime le silence
Où l'âme ouït la danse

Des Heures dans les cieux,
Leurs pas délicieux ;

Quand leur écharpe frôle,
Et leur sourire enjôle ;

Que, peu à peu, le cœur,
Entraîné par leur chœur,

Chante leurs chansons, chante
Et toujours plus s'enchante,

Et, la main dans la main,
Du jour au lendemain,

Vole et vole avec elles,
Vers les Lois éternelles !...